

La fidélité, malheur ou création ?

Emmanuel Boissieu

Laissez-moi, pour commencer vous raconter une « histoire juive ». Dans ces histoires se trouve une sagesse essentielle. Le vieux rabbin Yossef sur son lit de mort, avant de partir s'adresse à sa femme Esther :

- *Dis quand nous étions dans le ghetto, tu étais-là ?*
- *Oui, j'étais là.*
- *Quand nous avons été déportés, tu étais là ?*
- *Oui, j'étais là.*
- *Quand nous avons perdu nos enfants, tu étais là ?*
- *Oui, j'étais là.*
- *Et, maintenant que je vais quitter ce monde pour l'autre monde, tu es là ?*
- *Oui, je suis là.*
- *Eh bien, j'ai toujours su. Tu m'as toujours apporté la poisse.*

La fidélité, dans cette histoire, loin d'être une vertu, semble apporter le malheur de l'homme.

Comment considérer alors ce qu'est la fidélité ? Est-elle une vertu ou un malheur, un accablement de l'homme ?

La fidélité une vertu essentielle

La fidélité dans la tradition philosophique est souvent apparue comme une vertu essentielle. Nous n'allons pas ici développer toutes les raisons qui conduisent à une telle considération mais retenir trois points fondamentaux.

La volonté

L'homme fidèle n'est pas qu'un être qui vit dans l'instant mais il se construit dans la durée par l'intermédiaire de sa volonté. Il se maintient lui-même dans le temps et il construit sa liberté, son indépendance tout au long de sa vie. Telle est la pensée du stoïcisme qui met en valeur le maintien de soi, la constance, la fidélité par l'intermédiaire de la volonté.

Face aux désirs

L'homme fidèle n'obéit pas à ses simples désirs momentanés, provisoires. Au contraire, grâce à

sa volonté, il détruit les désirs en lui. Les stoïciens considèrent, ainsi, les désirs comme des erreurs de jugement qui rendent l'homme esclave, soumis. L'homme fidèle sort de cette soumission. Les désirs, en outre, conduisent au malheur de l'homme. L'homme constant, fidèle peut accéder à la sérénité.

Face à autrui

La fidélité, en outre, n'est pas un enfermement de soi mais elle nous ouvre à l'autre.

Elie Wiesel, dans *La nuit*, nous raconte sa fidélité à son père pendant sa période de déportation. Cette vertu le conduit à se détacher de sa couronne en or. En effet, Franek, le contremaître a vu la couronne en or dans la bouche d'Elie et il la lui réclame. Dans un premier, Elie refuse mais Franek se venge sur son père qui ne savait pas marcher au



Rabbi Yossef

pas. Tous les déplacements dans le camp se font au pas cadencé et Franek frappe le père d'Elie qui se résigne alors à lui donner sa couronne en or.

Mais la fidélité aura des limites. Le jour de la mort de son père, Elie ne répond à son appel.

Il écrit alors dans *La nuit* :

« Je m'éveillai le 29 janvier à l'aube. A la place de mon père gisait un autre malade. On avait dû l'enlever avant l'aube pour le porter au crématoire. Il respirait peut-être encore ...

Il n'y eut pas de prière sur sa tombe. Pas de bougie allumée pour sa mémoire. Son dernier mot avait été mon nom. Un appel, et je n'avais pas répondu.

Je ne pleurais pas, et cela me faisait mal de ne pas pouvoir pleurer. Mais je n'avais plus de larmes. Et, au fond de moi-même, si j'avais fouillé les profondeurs de ma conscience débile, j'aurais peut-être trouvé quelque chose comme : enfin libre ! ... »^[1].

Ici, Elie Wiesel se sent libéré d'un poids, il se sent libre car il n'a plus son père à charge. Il n'a pas répondu à son appel. Aucune prière n'a été prononcée au moment de sa mort. La fidélité est-elle alors nécessairement une vertu ? Ne conduit-elle pas parfois à la soumission, au malheur de l'homme ?

La fidélité comme malheur de l'homme

La fidélité comme mensonge

La fidélité semble parfois être un mensonge à l'autre ou une illusion à l'égard de soi-même. C'est une question que j'ai posée à un de mes étudiants qui m'avait invité à son mariage le jour de sa soutenance alors que son épouse était dans la salle. « Dites-moi, qu'avez-vous fait voici quelques jours, le jour de votre mariage ? Vous avez promis à votre épouse de l'aimer toute sa vie, dans soixante, dans soixante-dix ans, quand elle sera laide, stupide, édentée, quand vous-même vous serez laid, stupide, édenté. Aujourd'hui, vous l'aimez car elle est belle, intelligente et que vous-même vous l'êtes. Comment affirmer la continuité de votre amour ? Ce dernier est un sentiment et comme tout sentiment il évolue, il se modifie avec le temps. Soit, vous mettez cette dimension de côté, et vous êtes dans l'illusion. Soit, vous la reconnaissez et vous mentez à votre épouse ». Nous posons avec la fidélité une invariabilité du sentir mais nous ne pouvons pas l'instituer. Nous acceptons par avance d'avoir à accomplir un acte qui ne reflètera pas nos dispositions intérieures et nous nous mentons à nous-mêmes. Soit, nous mentons à l'autre. Nous lui disons que nous lui serons fidèles mais nous savons très bien qu'il n'en sera pas ainsi.

Ce mensonge est illustré de manière éclatante dans l'opéra de Mozart, *Così fan Tutte*, Dorabella et Fiordiligi, prétendent être fidèles à leurs amants, Ferrando et Guglielmo ; elles se lamentent au moment de leur faux départ. En réalité, très rapidement, les deux femmes vont tromper leur amant.

La fidélité comme orgueil

La fidélité apparaît alors comme l'expression de l'orgueil humain et un orgueil impossible à tenir. C'est une prétention indue que de prétendre être maître de soi, d'avoir

[1] E. WIESEL, *La nuit*, Les éditions de minuit, 2005, p. 170



en soi un tel pouvoir de la volonté, une telle puissance de la liberté d'indifférence. Celle-ci semble être une forme de liberté non-humaine. Nous pouvons alors proposer une critique de l'idéal stoïcien, le modèle d'une indifférence totale à nos désirs, à nos émotions, à nos sentiments. Un tel idéal ne semble pas pouvoir exister et n'enferme-t-il pas l'homme dans le malheur ?

La fidélité comme « maladie de l'homme »

En outre, la fidélité apparaît alors comme une maladie de l'homme. Elle prétend faire de l'être humain un être constant qui serait soumis à la répétition, à la monotonie, un être toujours identique à lui-même. Elle désire dresser l'homme comme un « chien fidèle » par des moyens mnémotechniques, par des châtiments, par un retournement de l'homme contre lui-même comme l'écrit Nietzsche dans *La généalogie de la morale*. Il dénonce ici

« Ces formidables bastions que l'organisation sociale a élevés pour se protéger contre les vieux instincts de liberté [...] ont réussi à faire se retourner tous les instincts de l'homme sauvage, libre, vagabond contre l'homme lui-même »^[2].

L'homme, selon Nietzsche détruit ici sa liberté, ses instincts de liberté en se retournant contre lui-même. Il se persécute lui-même, fait preuve de cruauté envers lui-même. La fidélité est ici est l'œuvre de la peur, de la mauvaise conscience, de la culpabilité, de la torture de soi-même.

Certaines formes de fidélité semblent pathologiques mais la répétition est-elle nécessairement synonyme de monotonie, de reproduction du même ? N'est-elle pas synonyme de dialectique du même et de l'autre ? Ne pouvons-nous pas penser une autre forme de création ?

Une fidélité créatrice

La fidélité n'est pas ainsi que monotonie mortifère car elle peut être une création. Elle n'est pas que la répétition du même car elle est aussi expression de l'inventivité, de la création. Paul Ricœur, dans *Lectures 2*, nomme cette fidélité créatrice du nom de disponibilité à la suite de Gabriel Marcel. La fidélité a peut-être, selon lui, un aspect ontologique alors que la disponibilité a une dimension plus éthique. La fidélité n'est pas que le respect d'une loi, d'une législation ; elle n'est pas synonyme d'autonomie, d'indépendance.

Une création

Kierkegaard, dans *La répétition*, pense cette fidélité créatrice comme répétition. Mais cette dernière n'est plus le fait de l'accoutumance, de l'habitude car elle est une fidélité vivante qui s'oppose au souvenir mort. Dans *La répétition*, Kierkegaard écrit :

« La répétition, si elle est possible, assure-t-elle le bonheur de l'homme, tandis que le ressouvenir fait son malheur, supposé, bien entendu, qu'il prenne le temps de vivre et ne se mette pas en quête dès l'heure de sa naissance d'un prétexte pour s'évader de la vie, en s'avisant par exemple qu'il a oublié quelque chose »^[3].

Le souvenir est la mémoire du passé, il peut nous enfermer alors que la répétition est un souvenir en avant, une ouverture à de nouvelles possibilités. Elle permet à l'homme d'accéder à son humanité ; elle est à l'origine de l'homme sérieux, de la figure de Job face à ses malheurs. Elle est inséparablement liée à une espérance.

La réponse à l'autre

La fidélité est alors une réponse à une attente venant d'autrui, à une demande de sa part. L'autre me sollicite et je lui réponds qu'il peut compter sur moi. La fidélité se définit

[2] F. NIETZSCHE, *La généalogie de la morale*, traduction H. Albert, Les intégrales de philo, Nathan, 1981, P. 79.

[3] S. KIERKEGAARD, Traduction J. Privat, Payot et Rivage, Petite bibliothèque, 2003, p. 92.

alors comme le fait d'être comptable de ... Seule la relation à l'altérité permet de sortir du dilemme énoncé plus haut, de l'accusation de mensonge selon Paul Ricœur dans *Soi-même comme un autre*.

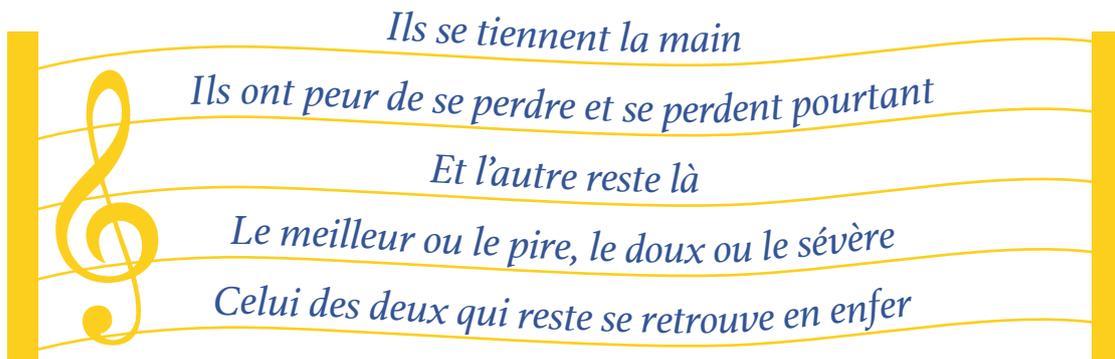


Jacques Brel
« Les vieux »
<https://www.youtube.com/watch?v=jDh9UeolOjA>

Conclusion

La fidélité peut se vivre de deux façons. Première façon, elle est un simple maintien de soi qui risque de devenir monotonie, enfermement sur soi. Seconde façon, elle peut être fidélité inventive, créatrice. Elle est certes confrontée à une limite mais celle-ci est bénéfique. Elle n'est pas une destruction de nous-mêmes. Entre l'imagination qui nous dit que tout est possible, que nous pouvons tout essayer, une voix parle en nous : « *Tout est possible mais tout n'est pas bénéfique* ». Nous pouvons, certes, tout essayer alors mais nous nous tenons car nous tenons à l'autre.

Qui mieux que Brel n'a pas parlé de la fidélité dans sa chanson, *Les vieux*, quand il nous dit :



Bibliographie

- S. KIERKEGAARD, *La répétition*, traduction J. Privat, Payot et Rivage, petite bibliothèque, 2003
- F. NIETZSCHE, *La généalogie de la morale*, traduction H. Albert, Les intégrales de philo, Nathan, 1981
- P. RICŒUR, *Lectures 2*, La contrée des philosophes, Points, Essais, n°401, 1999
- P. RICŒUR, *Soi-même comme un autre*, Points, Essais, n°330, 2015
- E. WIESEL, *La nuit*, édition de minuit, 2005.

